

marquable qu'on perfectionne d'autant plus la guillotiné qu'on s'en sert moins. Elle sera parfaite quand on l'aura supprimée et alors ce sera vraiment dommage de faire disparaître une perfection de ce monde, qui en compte si peu. Seulement, Jolicœur avait travaillé son outil à un point de vue très particulier. Assez longtemps, pensait-il, on s'était exclusivement occupé des commodités du patient, et il était temps de penser à celles de l'exécuteur. Tout avait été fait pour transformer la décapitation en un sorbet sur le cou, tandis que rien n'avait été tenté pour l'amusement et l'économie du propriétaire du meuble. Aussi Jolicœur avait creusé la question. Le transport du bois de justice, par exemple, était une vraie ruine. Il avait cherché de ce côté, et, finalement, il avait accouché d'un petit appareil en palissandre, très coupant et très portatif, si portatif qu'on pouvait le mettre dans un sac de voyage, où il ne tenait pas plus de place qu'un nécessaire de toilette. Non, vrai ! c'était devenu un vrai bijou, facile à suivre en voyage et d'un usage tout à fait agréable. Jolicœur en avait présenté le modèle à l'Institut, et en avait reçu une médaille de philanthropie.

Jolicœur achevait un jour une tête de veau à l'huile, quand un pli cacheté de rouge lui vint du ministère de la justice. C'était tout simplement l'ordre de se rendre à Carcassonne, pour y décapiter un nommé Thomas, qui avait tué sa bonne, sous prétexte que celle-ci faisait danser l'anse du panier. Pourquoi diable les foudres, depuis si longtemps éteintes de la justice, s'étaient-elles rallumées pour accabler le pauvre Thomas ? Je vais vous le dire. Le crime manquait absolument de pittoresque et de détails horribles. Il était si bourgeois et si bêtement accompli, que les jurés en avaient été écœurés. Tous s'étaient dit : cet homme nous embête avec son forfait de quatre sous ! Son avocat l'avait à peine défendu, n'ayant rien à tirer d'affreux de cette mauvaise action sans relief. Plus souvent qu'on aurait accordé des circonstances atténuantes à cet animal, dont les atrocités étaient nulles, et qui n'avait rien d'amusant dans son vice ! Thomas s'était bien pourvu en cassation et en grâce ; mais à la cour, comme à la présidence, on avait éprouvé un dégoût frisant le dédain pour cet assassin sans physionomie. — « Voilà un bon exemple à faire, avait dit M. le ministre de la justice. Ça apprendra à ces messieurs à être un peu plus drôles dorénavant. » Jolicœur fut assez ennuyé de ce départ, qui contrecarrait un rendez-vous d'amour. Néanmoins, le plaisir d'employer, pour la première fois, sa petite guillotine de poche, contrebalança bien vite sa mauvaise humeur. Il serra le joujou à têtes dans son sac de nuit et partit en fiacre, pour la gare d'Orléans, ayant l'air du premier voyageur venu.

A peine était-il installé dans un coin de son wagon de première, ayant d'ailleurs posé dans le filet son homicide colis, qu'une jeune dame entra, dont une voilette épaisse couvrait le visage. Et puis, le sifflet donna le signal, laissant sa nouvelle venue en train d'installer sa valise, une petite valise légère, au-dessus de sa tête. Ils n'étaient que deux dans le compartiment. Jolicœur en profita pour faire le galant. Il ne voyait pas les traits de sa compagne, mais il avait pu s'assurer que sa taille était charmante, qu'elle avait un pied de duchesse et une petite main blanche, dont chaque geste semblait l'envolée d'un pigeon ; au demeurant, une créature tentante sous l'anonymat de sa coiffure, sentant les parfums les plus suaves et bien faite pour tourner la tête d'un bourreau galant.

On causa. On se fit, bien entendu, un tas de mensonges. Le voyage était long ; il fut abrégé par mille inimités charmantes. Ah ! ma foi ! Jolicœur ne pensait guère à Thomas, et il eût voulu que Carcassonne fût à l'autre bout du monde !

(A suivre)

ARMAND SILVESTRE

PROFILS D'ARTISTES

Paula BRÉBION
DE LA SCALA

Avez-vous jamais demandé à l'oiseau qui le para de ses plumes multicolores. Avez-vous questionné le papillon sur le paillement scintillant des multiples diamants de ses ailes d'or ? Le fin tissu de soie sorti pimpant comme un rayon de soleil de l'atelier sombre du canut, vous a-t-il raconté la vie obscure du ver qui le produisit ?...

A moins d'être un profond philosophe, ou un ami des sciences positives réduisant la nature aux simples proportions d'un composé chimique incessamment transformé, vous vous êtes contenté d'admirer ces jolies choses qui furent créées pour nous séduire, nous charmer ou nous parer. Eh bien ! ce que vous n'avez voulu entreprendre, le diable du reportage m'a permis de le tenter.

J'avais vu Paula Brébion, l'étoile de la Scala, dans l'auréole lumineux de la scène, au milieu du prisme si trompeur de la rampe ; sa voix brillante, soutenue par les accords frémissants de l'orchestre ; j'avais

applaudi la chanteuse, l'artiste sur son champ de bataille, mêlant mes bravos à ceux de ce public enthousiaste qu'elle avait conquis par sa jeunesse, son esprit et son charme. J'ai désiré mieux et voilà pourquoi si, hier matin, vous m'aviez suivi, vous m'auriez aperçu sonnante timidement à la porte de Mme Duchemin, cette nouvelle hôtesse des arts petits et grands. On m'annonce ; puis au milieu du remuement des gens de service, je perçois un froufrou de dentelles : un flot de lumière perce l'obscurité du couloir et Paula Brébion me reçoit sans façon entre son petit lever et le déjeuner qu'on lui prépare sur la table dont j'accapare l'un des coins.

Toujours jolie, fort gracieuse, Paula est enveloppée d'une longue matinée de surah mauve.

J'expose une requête, mais le diable de savoir par où je vais commencer avec une aussi aimable personne qui m'ensorcelle de son éternel sourire.

— Ma biographie, babille la divette, en deux mots la voici : je suis une enfant de la balle Parisienne pur sang, n'est-ce pas, ma mère jouait les grands premiers rôles au théâtre du Vaudeville. Du plus loin que mes souvenirs me reportent, j'entrevois autour de moi la face glabre des comédiens, et ma jeunesse se développe au milieu de la patte de lapin et de la houpe à poudre de riz.

Un beau jour — j'avais six ans au moins, — on me présente au directeur qui me tapote sur les joues en répétant : Elle est gentille, la petite !... et m'engage séance tenante pour jouer les grands... petits rôles.

Les réparties du *Vieux Caporal*, du *Fugitif*, trouverent en ma frêle personne une digne interprète, je vous l'assure...

Le théâtre de ma mère me retint jusqu'à 15 ans et c'est à ce moment que Mme Pirrola, directrice de l'Alhambra, faubourg du Temple, m'engagea pour tenir des bouts de rôle. Un traité superbe d'ailleurs, 180 francs par mois ! Je fredonnais dans les coulisses en attendant mon entrée en scène, lorsque Mme Pirrola me dit : — Vous avez une jolie voix, voulez-vous essayer de chanter dans la partie de concert ?

Vous devinez si j'accéptais et c'est bien émue qu'au lever du rideau, le lendemain, j'interprétais la *Fille à Papa*, le grand succès de Judic.

On m'applaudit : le succès me sourit et un engagement à l'Alcazar de Marseille m'éloigna de Paris pendant sept ans.

Puis l'Eden-Concert m'ouvrit ses portes, je signais un engagement avec le directeur, mais je fus obligé de ne pas le tenir complètement, une laryngite et une situation brillante à l'Eldorado que dirigeait M. Renard, m'attirant à ce café-concert. Mon dédit me coûta 10.000 fr. et j'avais fini de le payer cette année.

Je compte bientôt repartir à Paris et cet été, après une saison à l'Alcazar d'été, j'entre définitivement à l'Eldorado où j'ai signé un engagement de cinq ans.

Voilà mon histoire : faut-il vous énumérer mes créations : *L'Aigrette*, *Mon petit Tapin*, la *Mobilisation*, *Recommençons si tu veux*, les *13 jours d'un oiseau*. Mes musiciens ont nom Lucien, Colin, Wachs, Liouville, Paul Foucher ; mes auteurs Gil (Eugène Hubert du *Figaro*), Péricault, Delormel, Garnier.

J'ajoute que je n'ai jamais eu de professeur : je me suis formée moi-même ; bonne musicienne, je m'accompagne et je mets l'œuvre au point en tachant de la faire valoir de mon mieux. On dit que j'ai de la voix : vous avez pu me juger... Vous savez aussi, sans doute, que malgré les offres alléchantes qui me sont venues de Berlin, je n'ai jamais voulu chanter en Allemagne. Je déteste trop les Prussiens et je suis encore furieuse contre les Anversois, parce qu'un jour, dans ce pays cosmopolite, on a dû expulser trois individus qui protestaient contre un couplet patriotique d'une de mes chansons...

Et cela nous amène naturellement à parler des concerts et des artistes.

Le meilleur public est sans contredit le public français et si Paula Brébion reste fidèle à ses chers Parisiens, elle trouve dans son cœur une large place pour les Lyonnais : « Parisienne suis, Lyonnaise daigne » pourrait-elle écrire sur son blason ; mais, dit la divette : le public est capricieux et pour lui plaire, il faut des chansons... pimentées ; du Cayenne nature ou à peine déguisé dans une sauce aphrodisiaque... On fait moins attention à l'artiste qu'à sa toilette, et pour plaire, mieux vaut une robe de 2.500 francs qu'une fort jolie voix.

Amères ! les réflexions de Paula !... bien amères !... *O tempora ! o mores !* ô décadence des cafés-concerts, ces temples de vertu et de moralité !...

Mais, saperje ! et dussé-je me perdre irrémédiablement aux yeux de ma belle interviewée, ou passer pour le plus abominable paillard que Lyon ait porté, j'avoue humblement que je préfère, malicieusement soulignées par le geste capiteux de la chanteuse, les gravelures savamment présentées de *Mobilisons* par exemple aux pleurnicheries de *Gringulet* ou au chauvinisme à froid de *Encore une chanson* ! Je suis aussi patriote qu'un autre : j'ai fait deux fois mes vingt-huit jours ; mais qu'on nous laisse tranquille une fois pour toutes avec ces niaiseries dont la fibre patriotique ne fait que couvrir la nullité ou l'ineptie de l'auteur de la chanson !... Je vais à la Scala pour m'amuser et lorsque surtout je suis assis à côté d'une compagne de facile abord, j'adore la chanson croustillante. Cela me fait l'effet du homard à l'américaine ou de la mousse pétillante d'un champagne de bonne marque : c'est de l'esprit sans être de la pornographie ; on savoure ce rien comme l'exquise saveur d'un mets raffiné et honni soit qui mal pense de ces choses là... J'aurais voulu compléter mes renseignements, recueillir

quelques notions, un écho à l'Armand Silvestre ; mais devant l'austérité des principes de l'étoile et le rigorisme de ces maximes, j'ai cru prudent de ne pas avancer sur ce terrain brûlant. Du reste le dîner était servi : des petites raves tombaient sur mes notes ; il était convenable de me retirer. Et c'est ce que j'ai fait !...

PSIT !

ÉCHOS DES COULISSES

Ruelles et Boudoirs

LES COURSES DE BONNETERIE

Réunion du 7 avril

La première réunion de la Société hippique du Rhône a été un véritable triomphe, tant au point de vue du sport qu'à celui également intéressant de l'empressement du public à prendre le chemin du parc de Bonnetterre.

Le soleil, il est vrai, s'était mis de la partie, et malgré une légère averse, tombée après la seconde course (sans doute pour ne point faire mentir la légendaire réputation d'inclémence des célestes écluses), tout s'est admirablement bien passé.

Le beau temps relatif a procuré à nos élégantes l'occasion d'inaugurer brillamment la saison par l'étalage des modes nouvelles et des costumes de printemps. Jamais peut-être, depuis l'ouverture du parc de Bonnetterre, l'enceinte du pesage n'avait vu pareille affluence de jolies toilettes et de frais minois.

Constatons, tout d'abord, que le genre écossais domine dans les étoffes nouveautés.

C'est ainsi que Marie Maillord, Ma-Mère-m'Attend et Anna Perrin étaient écossaises du col au bas de la jupe. Cela leur allait fort bien, du reste.

Citons encore : le Poupard, jupe écossaise, avec gorge en peluche beige.

Céline Montier, toilette écossaise avec manches et ceinture de volours noir.

Jeanne Confort, splendide en lainage beige à larges rayures ; très joli chapeau, paille dorée, garni de rubans mauves et de roses-thé.

Giria Nubienne, costume gris fer, manches peluche.

Tonine Françon, jupe faille noire, veste claire.

Amélie l'Italienne, plus en beauté que jamais.

Marie Cabassu, en beige, pélerine plissée.

Ida Ténor mérite une mention spéciale pour l'élégance et la distinction de son admirable toilette glycine.

Adèle Petite-Sœur était en tous points digne de son aînée — ce qui n'est pas peu dire.

Mathilde de Lynz, délicieux costume clair à pois.

La baronne de Suzanges est très distinguée dans sa robe montante gris fer ; sa jeune sœur qui l'accompagne, porte une toilette exactement semblable.

Jeanne Printemps, très bien en clair, avec pélerine beige dentelée.

Céline Chaillou, jupe claire ; veste noire, sou-tachée de brandebourgs.

Jeanne Faure, toilette mauve.

Marie Collonges, joli costume clair, à rayures.

Jeanne Couurier, très élégante dans une superbe toilette printanière semée de pois.

Et une foule d'autres que je renonce à citer.

A part le demi-monde, un public d'élite se pressait dans l'enceinte du pesage et dans les estrades trop exigües.

Citons au hasard : MM. les généraux Berge, gouverneur de Lyon, Robillot et de Beaumont ; Vallin, directeur de l'Ecole de Santé militaire ; les commandants de Lavigerie, de Maison-Rouge ; Rangé, commandant des Sapeurs-Pompier ; Mouly, commandant de la Gendarmerie ; Gravier et Bouvagnet, secrétaires généraux ; Rebatiel, Ferroquillet et Nolot, conseillers généraux ; Chavigné, directeur du Haras d'Anancy ; Lallemand, chef de cabinet de M. le Préfet ; de Blanchard, conseiller de Préfecture ; du Mesnil, chef de cabinet du Ministre de l'Agriculture ; Meyer, chef de division à la Préfecture.

Citons également : MM. d'Espous de Paul, Roé, d'Aubarède, Balleidier, baron de Laroulière, Naegely, Marès, comte de Clermont-Tonnerre, Douvreur, M. et Mme de Talancé, le général et Mme Féline, M. et Mme Ratter,

comte et comtesse de Bellescize, M. et Mme de Boisset, T. Dugas, de Vangel, M. et Mme Morand de Jouffray, M. et Mme de Romanet, Letourneur, Meaudre, Marcel Cote, de Miribel, M. et Mme d'Astier de Lavigerie, M. et Mme Ulrich Forer, M. et Mme Brossel-Heckel, M. et Mme Isaac, M. et Mme Simonnet, M. et Mme Labomardière, Balay, vicomte et baron Duma-noir, M. et Mme Permezel, M. et Mme Sabran, M. et Mme Salveton, Martinez, Voisin, Tallon, M. et Mme Desgeorge, M. et Mme Béatrix, M. et Mme Le Mire, baron et baronne Bougaud, comte et comtesse de Vaux, Clémense, Faurax, etc., etc.

Toutes nos félicitations, en terminant, aux membres du comité de la Société : MM. Giraud, Jean Cote, Prat-Salle et Sibillot. N'oublions pas non plus les trois nouveaux commissaires, MM. de Leusse, Dambmann et de Veyssière, qui n'ont pas peu contribué au succès de la journée.

Le défilé a été tout à fait remarquable, bien que le temps fût devenu menaçant. Les attelages étaient fort nombreux, et, sur tout le parcours du cours Lafayette, les curieux formaient une double haie si compacte que la circulation était extrêmement difficile.

On s'est séparé en se donnant rendez-vous au 15 mai.

Les beaux jours ont ramené la plupart des mondaines, retour de Nice et de Monaco.

Nous les avons aperçues plus folles que jamais dans les salons de Berthouss, Matossi, etc.

Celles qui n'ont eu qu'à se baisser, pour remplir leur escarcelle, sur les bords rutilants du Pactole qui coule là-bas, la *Clochette* les salue de ses plus joyeux carillons ! Quant aux autres, celles qui, moins heureuses, ont éparpillé à tous les vents méditerranéens les plumes de leurs ailes, la *Clochette* sonne, bien à regret pour elle, le glas, le triste et funèbre glas de la déche.

Lundi dernier, un client maladroit a brisé avec sa canne la magnifique glace biseauté où se miraient naguère les Hébé de la Brasserie Valentinoise, rue Thomassin.

L'émiettement de cette glace, superbe objet d'art, pour lequel la propriétaire de l'établissement professait un véritable culte, a été considéré par les quarante-huit somnambules extralucides de notre ville comme le présage d'une autre rupture bien plus cruelle encore pour le cœur de l'infortunée victime de la catastrophe.

Inutile d'ajouter que cet accident, qui a pris les proportions d'un désastre, a mis en émoi tous les reporters de la presse quotidienne.

Au dernier moment, nous apprenons qu'une collecte a été faite spontanément par les nombreux amis de la maison. Nous informons d'ailleurs nos lecteurs qu'une souscription est ouverte dans les colonnes de la *Clochette*, pour faire expédier les débris au musée de Cluny.

Hélène Courtois, une demi-mondaine dont les Lyonnais ont certainement conservé le souvenir, fait en ce moment, à Paris, les délices du monde élégant.

Les échetiers du concours hippique citent la toilette gris-perle qu'elle portait à cette fête comme une merveille de goût et de distinction.

Marie des Chaises, cette charmante dégradée, à peine revenue de Nice, vient de prendre le train pour Saumur où... Mystère et haute-école !

Bien triste, lundi soir, à neuf heures, dans la rue de la République, la belle Léonie de St-Matrimon !

Quelle est donc la cause de ce chagrin ? Est-ce que, par hasard, vous cherchez les traces de l'infidèle ?

Toutes nos félicitations à M. Rousset, directeur de la Brasserie des Concerts, pour avoir su attacher à son établissement de charmantes serveuses de bocks.

Ce café est d'ailleurs fort recherché par nos mondaines, qui fréquentent assidûment la table d'hôte.

On annonce la fuite pour la moderne Baby-lone de Jenny Bidet, cette célèbre momentanée, que son culte pour le dieu bock avait illustrée. Deux générations de collégiens lui faisaient escorte à la gare de Perrache, où un cordon de troupes maintenait la foule des curieux.

Amélie l'Italienne adore la charcuterie. Peut-être le savez-vous déjà ?

Nous l'avons surprise un jour de cette semaine en flagrant délit de gourmandise devant l'étalage d'un grand magasin du centre, où elle faisait un choix scrupuleux des merveilles culinaires amoncelées dans la vitrine.

Fi ! madame. Et votre cuisinière, donc ?

On nous apprend que Joséphine Faure, la sœur d'Annette la Licheuse, vient de se rendre